

Prologue

« — Vous avez du courrier ! » Oui, je vois... Depuis que j'ai ouvert cette adresse Internet c'est fou ce que tout le monde m'écrit ! Il faut dire que je laisse des traces sur de nombreux sites alors forcément... Bon, je ne vais pas commencer à me plaindre ; enfin je vais essayer... Tiens, un mail de Laurianne. Je me doutais bien qu'elle s'impatienterait. Depuis le temps que je la fais poireauter !

« — Alors ? Et ce manuscrit ? Sa mise en forme est-elle terminée ? » Non, elle ne l'est pas, mais alors pas du tout ! La preuve : j'avais osé intituler ce livre « Le devoir inachevé » c'est dire ! C'est que j'avais tout prévu sauf qu'il y aurait une fin. Une fin sur le papier... Et à présent que j'y suis, que je touche au but, qu'un éditeur veut bien accepter la publication de mon « œuvre », je ne suis plus sûr de rien. Comment convertir un pavé de trois cent neuf pages format A4 police 12 en un bouquin plus digeste aux proportions raisonnables ? J'avais tant de choses à dire, à commenter, à tenter de justifier, d'expliquer... Comment résumer quarante années d'une vie si mouvementée sans se laisser emporter par le flot de souvenirs surgissant douloureusement chaque nouvelle page, chaque nouveau paragraphe parfois ? Comment compacter tout cela maintenant ? L'éléphant accoucherait d'une souris !

Deux ans, que dis-je... Presque trois maintenant que je me suis lancé dans cette aventure. Evidemment, au début, tout allait bien. Dans l'écriture j'entends... Je m'y mettais tous les matins de bonne heure et je ne m'arrêtais qu'au moment de la panne sèche, lorsque la faim et la fatigue se faisaient vraiment sentir. J'ai tout raconté. Tout est écrit, tout est dit à présent. J'ai vidé mon sac, crevé l'abcès. Je ne peux

rien y changer, ôter ou retrancher, pas plus que si je devais témoigner en Justice C'est ma vie ! Il ne me reste qu'un ultime effort. Je dois le faire. Qu'est donc devenue cette incroyable volonté dont je me suis toujours senti fier, vanté même ? S'étiolerait-elle avec moi ? Je pencherais plutôt pour un manque de courage. J'ai toujours été un froussard, un dégonflé. Mon psy à qui j'ai tenté de l'expliquer pense que je souffre « d'un effondrement narcissique. » Il n'a rien compris. Rien que pour lui prouver son erreur, je devrais l'obliger à me lire, puisqu'il ne m'écoute pas. Mais c'est énorme, trop long, trop triste. Je comprends bien que je doive le laisser parfois. Je finis toujours par laisser tout le monde ! Alors non, pas cette fois ; je vais m'y employer...

Ma vie n'est pas un long fleuve tranquille. Pour être compris -j'ai toujours eu ce besoin vital de la compréhension des autres-, j'en avais commencé le récit par la fin. C'était une sorte de bilan et aussi une façon de vous prendre à témoin : « — Voyez où tout ce que je vais vous raconter m'a conduit : c'est vraiment trop injuste ! » Il ne manquait plus que votre approbation une fois que vous m'auriez lu. Mais est-ce vraiment trop injuste ? Je ne le sais toujours pas. D'ailleurs depuis qu'un de mes ex m'a surnommé Calimero -vous savez ce drôle de poussin noir avec une coquille d'œuf sur la tête dont les aventures se concluent toujours par cette petite phrase tristounette- j'essaie d'être plus « gai ». Vous me direz que ce n'est pas non plus une raison pour commencer le récit de ma vie par un aussi piètre calembour. Mais je tiens ça de mon grand-père à qui je ressemble beaucoup paraît-il...

Je vais donc essayer de vous parler de lui, de mes parents, de mon enfance. Puis de toute cette période qui a fait de moi ce que je suis. Mais contrairement à ce que j'avais envisagé, je ne vous dirai pas -pas encore- ce qu'il est advenu de Calimero. Je vous le laisserai deviner en attendant la publication de mes prochaines pages. Je tiens généralement mes promesses. J'écris cela aussi pour vous Laurianne.

I- Mes premiers souvenirs

Je suis né un 21 septembre. Généralement cette date coïncide avec la fin des beaux jours puisqu'elle annonce officiellement le début de l'automne. Avec le pessimisme qui me caractérise j'aurais tendance à penser que j'ai vu le jour par une de ces journées étouffantes, de celles qui se terminent toujours par un inévitable orage.

Ma grand-mère PICARD était propriétaire d'une petite clinique de la banlieue parisienne et c'est elle, si l'on peut dire, qui m'a mise au monde en présence de Papa qui assistait à l'accouchement. C'était une chose rarissime, à l'époque, qu'un père soit convié à voir naître son enfant, mais les lieux s'y prêtaient, et la date aussi : c'était un dimanche à onze heures du matin et mon arrivée après une ultime grasse matinée dans le ventre de Maman m'a valu par la suite quelques remarques désobligeantes de Papa : J'avais selon lui des prédispositions à devenir paresseux en arrivant, bien après la date prévue, à une heure aussi tardive et, de surcroît, un dimanche ! Mamy-PICARD était probablement de son avis. Son premier commentaire, une fois sa tâche achevée fut pourtant paraît-il d'un autre ordre et Papa ne s'est pas lassé de me le rapporter à de multiples occasions tant il en avait été offusqué. J'imagine parfaitement Mamy-PICARD me soulevant triomphante à bout de bras, prononçant cette phrase imbécile : « — Encore un bon français ! » C'était sans doute aussi choquant que si elle avait dit « — Encore un travailleur ! », ce qui à l'heure de la messe eut été un comble... mais ces mots, que je crois volontiers provocateurs, sont les premiers que j'ai dû entendre. Il faut dire que de surcroît mes grands-parents maternels avaient conseillé à Maman de

me prénommer Philippe, en hommage à PETAIN vraisemblablement ; Maman et surtout Papa préférèrent Laurent, prénom autant à la mode mais moins répandu qui avait l'avantage de plaire à Mamy-Beaumont -ma grand-mère paternelle- qui elle-même se prénommait Laure. Je ne suis pas mécontent finalement de leur choix.

En deuxième prénom, il fut décidé que ce serait Henri ; Papa y tenait beaucoup car des générations d'Henri m'avaient précédé. Jusqu'à son père, mort pour la France, tous les fils aînés de la famille, depuis des siècles s'étaient prénommés Henri. Il avait été la première exception puisqu'on avait choisi pour lui celui de Lucien, qu'il n'aimait d'ailleurs pas vraiment. S'il avait pu en décider, je suis certain qu'Henri aurait eu sa préférence et, après réflexion, je me demande si ce n'est pas Maman qui me l'a épargné à moi aussi. Bref, muni de deux prénoms de ma branche paternelle, je n'avais plus qu'à faire honneur à mon nom, tout en devenant un « bon français » pour satisfaire ma famille maternelle.

J'étais donc né, moi, Laurent, Henri, ignorant encore ce que me réserverait la vie dont je n'avais même pas conscience.

On s'empessa de me faire baptiser trois jours plus tard non sans m'avoir fait photographier au préalable contre ton sein, Maman, ma douce maman tout juste âgée de vingt ans. Je ne me sépare jamais de cette photo. Je ne peux m'empêcher de ressentir, chaque fois que je te regarde, toute la tendresse qui se dégage de ton regard protecteur. Comme je devais me sentir bien, blotti tout contre toi !

Papa et toi vous étiez connus à l'école, à peine adolescents. Toutes les tentatives et les ruses que les grands-parents PICARD avaient déployées pour tenter de mettre fin à votre idylle, n'avaient servi qu'à renforcer vos sentiments et votre détermination. Vous étiez faits l'un pour l'autre, vous en étiez convaincus et malgré le collègue

privé qui vous sépara un temps, vous n'aviez jamais cessé de vous fréquenter, en cachette. Toi, Maman, tu étais sans doute très romantique et ressentais un besoin d'amour intense que ton Lucien te promettait. Que t'importait la différence de milieu social. Tu aimais Papa. Tu l'as prouvé à maintes reprises avant et pendant votre si court mariage. Tu ne voulais pas des médecins, ingénieurs ou avocats que Mamy-PICARD te présentaient au cours de somptueuses réceptions pour lesquelles elle te prêtait ses plus belles robes. Je t'ai vu en photo portant l'une d'elles. Tu m'as fait penser à Cendrillon se rendant au bal. Tu ressemblais à une véritable princesse...

Mais tant pis pour les belles robes et les partis intéressants ; tu as préféré ton Lucien, simple ajusteur-outilleur, pupille de la Nation, petit-fils de mineur, sans avenir prometteur. Malgré la sincérité de ton attachement pour Papa, - que je ne mets pas en doute- tu devais probablement chercher aussi à fuir ce milieu bourgeois qui ne te convenait pas et surtout ta belle-mère (j'allais dire ta marâtre) qui ne t'aimait pas. Chose curieuse pour une sage-femme, celle que je devais appeler par la suite « ma fausse grand-mère » juste pour lui faire de la peine, ne pouvait elle-même enfanter ; elle ne pouvait donc qu'ignorer les sentiments maternels, ceux qui rendent les enfants heureux.

Étais-tu heureuse, Maman ? As-tu seulement connu un jour le bonheur ? En tout cas pas tant que tu as vécu à la clinique, cela j'en suis certain !

Ton père avait réussi, en partie grâce à ses deux beaux mariages successifs ; mais un représentant de commerce, sur les routes continuellement, ne pouvait t'offrir l'affection que ta mère, morte d'une grave maladie à peine âgée de vingt-quatre ans, aurait pu t'apporter.

Je feuillette l'album rempli de photos anciennes et m'aperçois que si Tante Elisabeth ne me les avait pas données, je n'en aurais peut-être aucune de toi, Maman.

Ton visage se serait évanoui dans le brouillard de mes souvenirs d'enfant. Et pourtant je pense si souvent à toi ! A tel point que c'est à toi que je m'adresse depuis quelques lignes en évoquant le passé et toutes ces choses que je peux seulement imaginer qu'à travers ce qu'on m'en a dit plus tard.

Je m'arrête sur ta photo de mariage.

Comme tu avais l'air triste ce jour là, juste un an avant ma venue, dans ton petit tailleur probablement acheté en solde aux Galeries Lafayette où tu avais trouvé un emploi. Papa semblait bien fier quant à lui, de toute l'arrogance de ses vingt et un ans et un jour, dans son costume étriqué, avec sa petite moustache à la Clark Gable. Je suis sûr qu'il était soulagé que tu aies osé braver l'interdiction de Mamy-PICARD et que, malgré tes convictions religieuses, un petit mariage à la mairie t'ait contenté. Tu étais à lui et tu t'enfuyais presque, grâce à lui, de ta prison dorée. Mon grand-père avait fini par donner son consentement à cette union contre nature mais, bien sûr, il n'était pas venu. Avait-il peur de sa femme ? Oui, sûrement un peu. Malgré ses grands airs, celui que j'ai toujours appelé Pépère n'était selon Papa qu'une lopette.

Les durs moments qui vous attendaient, je ne les ai découverts que plus tard, bien plus tard ; par Papa bien sûr, mais aussi par la lecture de ton journal intime. Je regarde encore cette photo de mariage. C'est certain Maman, tu t'attendais à quelques difficultés : elles furent cependant bien pires encore que celles auxquelles tu devais penser...

Vous êtes installés à Beaumont, dans la petite maison ou plutôt le cabanon, situé au fond du jardin de la mère de Papa. Je t'imagine Maman, toi qui avais connu tout le confort le plus moderne de l'époque, le réfrigérateur et même la machine à laver, dans cette bicoque ne disposant même pas de l'eau courante. C'est là que je réalise que ton mariage n'a été qu'une fuite et que tes sentiments pour

Papa ont dû être immenses pour accepter de telles conditions de vie. Que d'amour tu devais avoir pour ton jeune mari qui te faisait tout juste survivre grâce aux cultures maraîchères environnantes, qu'il visitait la nuit, afin de garder son maigre salaire pour payer le loyer exigé par sa mère et acheter mon lait ! Cette misère, je sais que tu as tenté de la fuir plusieurs fois ; mais finalement tu revenais toujours vers ton Lucien qui te promettait des jours meilleurs, bientôt.

Ces jours meilleurs coïncident à peu près avec mes premiers souvenirs. Mais étaient-ils vraiment meilleurs ?

A part notre situation financière, il me semble que les relations familiales ne s'étaient pas vraiment améliorées. Papa n'aimait pas mes grands-parents maternels, c'était visible, autant que la réciproque. Pourtant nous avons emménagé à cinq cents mètres à peine de la clinique. On se voyait souvent, toujours chez eux.

Notre appartement n'était pas luxueux mais confortable, au troisième étage d'un grand pavillon de banlieue dont je me revois grimper l'escalier en bois brut, bien trop petit pour pouvoir attraper la rampe. On entrait directement dans la cuisine, une petite pièce dans laquelle donnaient deux chambres.

Moi, je restais souvent dans la cuisine sur mon cheval à bascule, à poser tout un tas de questions. Surtout depuis la livraison de notre machine à laver de marque BENDIX venue remplacer la vieille lessiveuse dans laquelle le linge bouillait auparavant pendant des heures. Je voulais déjà savoir lire, surtout mes jolis livres de Caroline, sur lesquels je ne regardais que les images ; alors, pour apprendre, j'ai commencé à épeler les lettres collées sur la machine à laver B, E, N, D, I...

« — Dis, Maman. »

« — Oui ? »

« — C'est quoi déjà la lettre qui ressemble à un avion ? »

« — X »

« — Ah oui ! IXE ».

Nous sommes en 1961. Papa roule toujours à mobylette mais il est devenu « Pilote d'essai automobiles » chez SIMCA, à Poissy. Tous les trois, nous en sommes très fiers. Moi aussi, plus tard, c'est sûr, je piloterai une SIMCA 1000 !

Mais Papa a eu un accident. Son pied est gravement brûlé. On parle de greffe. Il va devoir faire un autre métier. Il le regrette ; moi aussi.

En attendant, il élève au fond du jardin dont nous disposons en partie, dans le petit hangar, derrière la rangée de framboisiers, des souris blanches. Elles sont mignonnes mais quand je prends le métro avec Papa pour aller les vendre au laboratoire, les gens s'écartent et même parfois des dames crient. Je ne comprends pas pourquoi... Moi, je tiens mon papa par la main, je suis heureux, je ris, cela m'amuse.

Pendant ce temps Maman reste couchée. Elle a grossi, un peu, et je vais avoir un petit frère ou une petite sœur l'année prochaine, c'est elle qui me l'a dit, le bébé est dans son ventre et c'est Mamy-PICARD qui le fera sortir.

L'autre jour une vieille dame m'a dit qu'on allait aller l'acheter... Elle me prend sûrement pour un bébé ! Il y a longtemps que j'ai vu à la clinique les papas qui attendaient les opérations de Mamy-PICARD et les nouveau-nés qui s'en suivaient...

Aujourd'hui, c'est moi qui attends dans l'escalier, c'est Noël et Maman me fera un cadeau avant le Père Noël, c'est Papa qui me l'a dit en ressortant de temps en temps de la pièce interdite où se trouve Maman : celle des opérations. Et ce cadeau sera le bébé qui arrive en avance. Pourvu que ce ne soit pas un bébé vert ! Là-haut, tous les bébés sont habillés en vert ou en blanc et je déteste le vert, c'est pour cela aussi que je gribouille le papier vert de ma chambre en rouge, pour qu'il soit plus joli. Blanc, à la rigueur mais surtout pas vert !

Je suis tout à mes pensées quand un monsieur me demande très gentiment : « — Quel âge as-tu mon petit bonhomme ? » « — Trois ans et demi ». « — Tu parles bien pour ton âge ! » Bien sûr que je parle bien ! Qu'est-ce qu'ils ont tous ces grands à me croire encore petit ? « — Tu veux un chocolat ? » « — Non, merci monsieur je n'ai pas le droit ». Il s'en va, étonné. Je fixe la boîte de chocolats qui s'éloigne.

On m'a enfin donné l'autorisation de monter. J'ai une petite sœur, toute petite. Ouf, elle est en blanc ! « — Maman tu lui mettras du rose, dis ? » Les pelotes de laine sont déjà près d'elle, je suis soulagé. On va appeler ma sœur Sylvie, Noëlle. C'est beau !

Je pense que j'aurais accepté, s'il avait insisté un tout petit peu, le chocolat du monsieur. Mamy-PICARD et le Docteur MASNIER me l'ont interdit, à cause de mon foie et de mon rachitisme. Je pense que c'est grave alors j'ai obéi ; mais juste un petit chocolat pour Noël, est-ce que ça aurait été aussi grave ? Si jamais je le revois ce monsieur, je lui dirais que j'ai changé d'avis ; peut-être...

Sylvie est dans son berceau dans la chambre de Papa et Maman. Elle a fini par s'arrêter de pleurer. Moi, j'ai très mal aux oreilles. Maman a noué au-dessus de ma tête un gros foulard. Je ressemble à un œuf de Pâques ! Par la fenêtre embuée de la cuisine, je regarde la rue. Maman ne s'occupe plus tellement de moi maintenant ; alors, comme je m'ennuie et qu'elle ne m'achète plus de livres, j'apprends les drapeaux sur le dictionnaire. Tant pis, j'aime bien les drapeaux, il y en a plein avec de jolies couleurs et tous ces pays... c'est loin ? Maman ne répond pas. Elle semble triste. J'insiste du regard. Les yeux de Maman sont dans le vague. Je me tais. Faute de mieux, je recolle mon nez à la vitre pour regarder les voitures passer sur la Nationale. Après un petit moment c'est plus fort que moi, je me remets à embêter Maman avec mes sempiternelles questions :

« — Dis Maman, il revient quand Papa ? »

Papa ne rentre pas, il est parti loin, très loin, dans un pays au drapeau vert et jaune, la Mauritanie. Maman va chercher deux photos : « — Voilà où est Papa ».

Je regarde la première, il y a du bleu, du jaune, c'est de la mer et du sable et, sur le côté, mon papa avec un slip en panthère, comme Tarzan. Je prends rapidement la deuxième photo que Maman me tend car la première ne m'a pas vraiment convaincu que c'est bien Papa qu'elle me montre ! Mais cette deuxième photo est encore pire ; oui c'est bien mon papa mais il est déguisé avec une grande robe blanche, un turban autour de la tête, adossé à la porte d'une maison toute blanche elle aussi, au milieu du sable. « — Bientôt nous irons là-bas, en Mauritanie, rejoindre Papa » m'assure Maman.

A présent que je sais où il est, si loin, il me manque encore plus. Je n'avais pas remarqué qu'il ne rentrait plus le soir, maintenant je comprends. Maman m'a dit qu'il est parti travailler là-bas mais je n'en sais pas plus ; et ce Tarzan, ce papa en robe m'intriguent. Que fait-il ?

Je rends les photos et regarde la pluie qui s'est mise à tomber. Tiens, voilà la vieille dame du rez-de-chaussée qui va faire ses commissions. Avant, elle voulait toujours me donner des bonbons. A la longue, elle a constaté que je suis un petit garçon bien obéissant et que je n'ai pas le droit de les prendre... Elle traverse la rue et puis disparaît. On entend des cris et un gros camion me cache la vue. Maman remarque aussi qu'il se passe quelque chose. Elle essaie de voir avec moi. Maintenant on entend des « pin-pon ».

« — Je descends » me dit Maman. « — Ne fais pas de bêtise ! » Depuis la fenêtre, je la vois courir vers la rue...

« — C'est grave » dit Maman en remontant tout essoufflée,

« — On va lui couper la jambe, elle s'est fait écraser, la voisine »

Quelle horreur ! Toute sa vie à cloche-pied ! Heureusement qu'elle habite au rez-de-chaussée !

Un beau jour Maman et moi sommes partis chez Mamy-PICARD et on a laissé Sylvie en nourrice. On va habiter à la clinique en attendant. En attendant quoi ? Que Papa vienne nous chercher pour nous emmener tous avec lui ? Il me manque mon papa. Pourtant, il n'était pas toujours gentil et criait souvent avant qu'il ne parte. Une fois, il avait même frappé Maman devant moi. Elle pleurait beaucoup et l'avait traité de lâche... Je n'avais pas compris, pas du tout. Maintenant, Maman pleure encore dans la chambre de la clinique mais pas à cause de Papa. Mamy-PICARD m'a dit qu'elle est malade et m'a interdit d'aller la voir. J'y vais quand même. C'est vrai qu'elle est toute blanche, Maman. Et puis elle doit être fatiguée : elle est toujours dans son lit. Et le docteur vient tous les jours lui faire des piqûres ! Et Mamy aussi lui en fait ! Je comprends que ça la fasse pleurer, Maman !

Sylvie vient parfois. La nourrice la laisse en bas pour ne pas fatiguer Maman et monte toute seule, pas longtemps. Ma sœur est encore toute petite, elle ne parle pas. Je vais la regarder mais c'est un bébé. Elle ne m'intéresse pas. Je préfère parler au docteur MASNIER. Il est gentil même s'il sent très fort le tabac. Il reste toujours un petit peu avec moi après avoir vu Maman. Il me dit qu'elle va guérir, que je pourrai bientôt monter plus souvent dans sa chambre... Tant mieux ! Je m'ennuie de ma maman.

Je regarde un peu la télé, Thierry la Fronde surtout, j'ai aussi le droit d'écouter la radio, pas trop fort, dans la cuisine avec la bonne. Il y a en ce moment une chanson que j'aime bien qui passe souvent : « Mais oui, mais oui, l'école est finie ». Moi je n'y vais pas encore à l'école...

Aujourd'hui le docteur n'est pas venu et j'ai senti qu'il se passe quelque chose d'anormal. Tout le monde parle de lui et se lamente ; Mamy-PICARD, si dure habituellement,

a les yeux rouges : elle a pleuré, c'est sûr. Ce doit être la première fois de sa vie qu'elle se met dans cet état, même quand les accouchements sont difficiles, elle se met en colère mais ne pleure pas. Alors là, je n'en reviens pas ! Maman s'est accoudée à la rambarde de l'escalier qui fait face à sa chambre du deuxième étage. Elle se renseigne : « — Que se passe-t-il ? » « — Le docteur est mort ! » « — Mort ? Ce n'est pas possible ! » Tout le monde pleure, Maman, Mamy, la bonne et moi aussi, pour faire comme les autres. On répète autour de moi : « — Mort ? Si jeune, ce n'est pas possible ! » « — Si, si, crise cardiaque, c'est sa femme qui l'a trouvé ! » De nouveau des pleurs et des sanglots. Je comprends seulement que c'est grave. Alors je pleure aussi, longtemps, très longtemps, serré contre la chemise de nuit de Maman qui essaie de me consoler.

Il m'a manqué le docteur, surtout après le départ de Maman.

J'ai questionné Mamy-PICARD : « — Où est Maman ? » « — A l'hôpital, mon chéri. »

« — On ira la voir ? » « — Oui » « — Quand ? »
« — Demain. »

Tous les jours, je pose les mêmes questions et tous les jours j'ai droit aux mêmes réponses.

Ce matin, Pépère est rentré et on a préparé des valises. Je pense que cette fois c'est peut-être la bonne : « — On va voir Maman ? » J'ai beau mettre mon nez sous le leur, Mamy et Pépère ne daignent pas me répondre. Peut-être partent-ils seuls ? Et puis je vois, avant que Mamy-PICARD ne referme la grosse valise, qu'elle a mis sur le dessus mon nouveau tricot rayé, celui sur lequel elle a cousu mon nom. Chic, on m'emmène !

Nous voilà tous les trois, Mamy, Pépère et moi dans la belle DS rouge. Pépère conduit sans un mot. Il fait chaud. J'ai un peu mal au cœur ; surtout qu'on roule longtemps,

très longtemps. Je m'endors. Quand Mamy me réveille je vois... la mer !

Cette vision me réjouit car je crois avoir deviné ce que je dis tout haut : « — On va voir Papa ? »

Ma question amuse et fait sourire Mamy-PICARD sous sa perruque du dimanche. Tout à l'heure, elle avait rouspété, un peu, quand j'avais tiré dessus pour voir si elle tenait bien mais maintenant, j'ai presque réussi à la faire rire : « — Non, non, on est arrivé à Fort-Mahon, pas en Mauritanie ! » Ah bon ? Ce nom, Fort-Mahon, ne me dit rien du tout... Je regarde la grande maison devant laquelle on vient de s'arrêter, on dirait une école, c'est ce que je crois.

Il y a du sable tout autour et une grande cour avec des balançoires. Des grands enfants y jouent.

La maison elle-même est jolie, toute blanche avec des volets de la couleur de la clématite qui grimpe sur le perron de la clinique, un mauve presque violet, c'est vraiment beau. Quelle belle couleur ! C'est dommage que tout en haut il n'y ait pas de beaux volets comme ceux d'en bas, seulement des barreaux...

Pépère et Mamy m'ont laissé jouer dans la cour pour aller visiter la grande maison, accueillis par une dame qui semblait les attendre au pied des escaliers. J'attends sagement sur le banc qu'ils reviennent mais une balançoire vient juste de se libérer. C'est tentant, j'y vais !...

Je me balance comme ça assez longtemps jusqu'à ce qu'une autre dame vienne me proposer un morceau de pain avec deux carrés de chocolat : « — Non, merci Madame. » « — Suis-moi mon petit » me dit-elle, « — Je vais te conduire au dortoir. » « — Mais... ? » Elle m'entraîne par la main. Elle marche vite. Je la suis tant bien que mal jusqu'à une grande chambre remplie de lits, tout en haut de la bâtisse

« — Tes affaires sont là ! ».